

# Georges Borgeaud et Alexandru Busuioceanu en Espagne. Une amitié à l'ombre de Jouve.

*À l'occasion de la commémoration du cent-vingt-cinquième anniversaire de la naissance de  
l'historien de l'art roumain Alexandru Busuioceanu*

*J'ai assurément voyagé romantiquement en Espagne.*  
Georges Borgeaud<sup>1</sup>

L'écrivain suisse Georges Borgeaud a eu un ami roumain. Dans le cadre de cette amitié, la géographie est plus ample que l'histoire de leur relation – ce qui n'est pas un paradoxe pour Borgeaud, connu comme le maître par excellence du *voyage à l'étranger*. Les premières traces de leur relation remontent à l'été 1949 et s'évanouissent lentement pour disparaître pendant l'hiver 1955 ou, au plus tard, pendant l'été de la même année si l'on tient compte d'une mention du Roumain dans une lettre de Borgeaud à André Frénaud<sup>2</sup>.

Borgeaud et Busuioceanu ne se sont pas connus en Suisse – ni en Roumanie. Attirés par le magnétisme de l'Espagne, ils y arrivent à des moments différents, mais tous deux à l'âge de trente-cinq ans. Le hasard, ou le destin, veut donc qu'ils se rencontrent pour la première fois en août 1949 à Madrid. Busuioceanu, qui y habite depuis 1942, a choisi de s'y exiler en 1946, la même année où Borgeaud a quitté son pays pour s'installer en France, devenant, selon Jean Starobinski, l'un des « Suisses de Paris ».

## Georges Borgeaud et Pierre Jean Jouve à Bucarest

J'ai fait la découverte de leur amitié en deux temps. Le premier temps c'est à Bucarest, dans le Fonds Al. Busuioceanu aux Archives Nationales de Roumanie (ANR<sup>3</sup>) où, après avoir lu la correspondance en roumain de Busuioceanu<sup>4</sup> et son journal intime<sup>5</sup>, je cherchais des documents étayant l'hypothèse que Busuioceanu avait entretenu une relation avec le poète et romancier français Pierre Jean Jouve, et qu'il était parmi les premiers à l'avoir introduit en Espagne.

Chronologiquement, le premier document où j'ai découvert le nom de Borgeaud est une lettre de Busuioceanu adressée au poète cordouan Ricardo Molina (1916-1968), avec qui le Roumain entretient dès juin 1948 une relation épistolaire qui tourne vite en étroite amitié après sa visite à Cordoue à la Noël 1948. Je traduis de l'espagnol un fragment de la copie carbone conservée dans le Fonds Busuioceanu :

---

<sup>1</sup> L.a.s. du 16 octobre 1949 à Ricardo Molina conservée dans les archives de la famille Molina à Ibiza. Je remercie Mme Olga Rendón Infante, spécialiste de Molina, de m'avoir introduite auprès de M. Antonio Sánchez Molina, l'ayant-droit de R. Molina qui m'autorise à citer cette lettre et que je remercie aussi.

<sup>2</sup> Lettre 39, du 8 août 1955, in *André Frénaud-Georges Borgeaud. Correspondance*, Fondation Calvignac sur le site [www.georgesborgeaud.ch](http://www.georgesborgeaud.ch). Version en ligne du 16 octobre 2020, p. 66. Frénaud venait de faire un voyage en Espagne.

<sup>3</sup> Je dois beaucoup à la gentillesse et aux bons services des dames en charge de la salle de lecture 1 des ANR.

<sup>4</sup> A. Busuioceanu, *Un roman epistolar al exilului românesc : corespondență 1942-1950*, Bucarest, vol. I, 2003 et *Un roman epistolar al exilului românesc : corespondență (1952-1961)*, Bucarest, vol. II, 2004. Édition de Liliana Corobca.

<sup>5</sup> A. Busuioceanu, *Caietele de miezul nopții : jurnal (1939-1957)*, Bucarest, 2001. Édition de C. Popescu-Cadem.

Madrid, le 28 août 49  
(très tôt au petit matin)

*Cher Molina,*

*Je t'écris presque sans lumière, en rentrant à la maison assez tard après avoir passé quelques heures agréables dans notre petit cercle d'Ínsula, avec les amis français, le poète Georges Borgeaud, Mme Denyse Parrot (la veuve de l'écrivain Louis Parrot) et Mme Simone Favereau. Ils vont vers Cordoue et ils savent déjà que Ricardo Molina et les autres fils de Góngora sont nos amis. Seulement, je regrette de ne pas pouvoir les accompagner pour jouir moi aussi, une fois de plus, de votre cordialité et des paisibles nuits cordouanes. [...]*

En bas de la page, un *post-scriptum* :

*Cher Canito,*

*N'oubliez pas de demander à Borgeaud l'adresse de Pierre Jean Jouve<sup>6</sup>.*

L'apparition du nom « Jouve » éclipsa pour moi tous les autres noms. Je consacrais ensuite quelque temps à ma recherche sur la relation Busuiocanu-Jouve, fréquentant notamment l'excellent site internet [pierrejeanjouve.org](http://pierrejeanjouve.org)<sup>7</sup>. Et c'est sur ce site que tout a (re)commencé. J'y ai trouvé un jour l'annonce du numéro 38, juin 2014, de *Quarto, revue des Archives littéraires suisses*, avec pour titre « Pierre Jean Jouve aux ALS<sup>8</sup> ». Stéphanie Cudré-Mauroux, qui avait conçu ce *Quarto* 38, énumérait dans l'éditorial les raisons qui justifiaient un numéro Jouve, en particulier ses liens avec la Suisse. La dernière raison qu'elle invoquait mentionnait Jouve « faisant, après guerre à Paris, de Georges Borgeaud son secrétaire ». Le nom « Borgeaud » revint soudain, il éclipsa à son tour celui de Jouve, et un monde nouveau et fascinant s'ouvrit devant moi en découvrant le site internet [georgesborgeaud.ch](http://georgesborgeaud.ch)<sup>9</sup> ; le deuxième temps dans la découverte de l'amitié Borgeaud-Busuiocanu venait pour moi de commencer.

Le nom de Borgeaud réactiva le souvenir de la lettre de Busuiocanu à Molina. Revenue au point de départ, je me suis demandé comment le Suisse et le Roumain s'étaient rencontrés. C'est sur le site Borgeaud que j'ai trouvé la réponse, grâce à une mention du court séjour du Suisse dans la capitale espagnole. Tous les chemins mènent donc à Madrid, et c'est pourquoi je me propose de



Ricardo Molina

<sup>6</sup> Je remercie M. Cristian Goran, l'ayant-droit de Busuiocanu, pour son autorisation à citer les documents du Fonds.

<sup>7</sup> Mme Béatrice Bonhomme et M. Jean-Paul Louis Lambert en sont les responsables.

<sup>8</sup> Éditions Slatkine, Genève. Illustration de couverture : Pierre Jean Jouve entouré de Jacques Lenoir et Jean Bille. Hiver 1915-1916. Fonds S. Corinna Bille – M. Chappaz, ALS. Numéro acheté en ligne le 1er avril 2019 chez Bücher Eule. Antiquariat und Buchhandlung, Rathausgasse 32, Berne.

<sup>9</sup> Site de la Fondation Calvignac, sous la responsabilité des deux anges gardiens de Borgeaud : Stéphanie Cudré-Mauroux et Christophe Gence.

retracer ci-dessous les circonstances de cette rencontre. Car vraisemblablement, au début des années 30, pour préparer les voyages respectifs du Suisse et du Roumain à Madrid, les astres se sont alignés avec la précision d'une montre suisse dans le ciel de quatre pays : la Roumanie, la Suisse, la France et l'Espagne.

### « C'était l'époque où l'on pouvait être érudit à vingt ans »

Tout commence en Roumanie. Busuioceanu est l'aîné de Borgeaud de dix-huit ans. En 1914, lorsque ce dernier vient au monde le 27 juillet à Lausanne, le Roumain, né à Slatina<sup>10</sup> le 10 juin 1896<sup>11</sup>, commence des études à l'université de Bucarest. Il les interrompt après deux ans pour s'engager comme volontaire dans la Grande Guerre, et les reprend en 1918. En 1920, il est licencié ès lettres et obtient l'agrégation en roumain et en français ; il est devenu un spécialiste dans la langue maternelle de Borgeaud.

Il obtient dans la foulée un poste dans un lycée de la ville de Cluj, en Transylvanie, mais ne se hâte pas pour s'y présenter. La Transylvanie, en reconstruction après la guerre, est aussi en pleine réorganisation administrative après trois cents ans d'occupation austro-hongroise. Écoutant ses amis<sup>12</sup>, Busuioceanu choisit de partir plutôt pour Vienne, capitale de l'empire qui venait de disparaître. Ses deux années dans l'ambiance viennoise (1920-1922) le marquent : séduit par les librairies et les bibliothèques, il se bâtit une solide culture en littérature allemande ; écoute de vive voix Thomas Mann, Tagore ; découvre émerveillé Wagner, Mozart, Bruckner, Brahms, Mahler, Strauss, Bach, Beethoven ; lit les premières œuvres d'Ortega y Gasset qu'on commence à traduire en allemand. « C'était l'époque où l'on pouvait être érudit à vingt ans », dira plus tard Eugène Ionesco<sup>13</sup>.

La vraie révélation a cependant lieu au Kunsthistorische Museum, où il découvre sa vocation : l'Histoire de l'art. Dès lors, il fréquente l'université de Vienne et assiste à des cours tel celui d'Histoire de l'ancien art chrétien de J. Strzygowski. De retour dans son pays, son maître Vasile Pârvan (1882-1927), historien et archéologue de renom, l'encourage à se perfectionner dans le champ des Beaux-Arts à l'École roumaine de la capitale italienne (Accademia di Romania) qui vient d'ouvrir ses portes – et dont Pârvan est le fondateur et le premier directeur (1922-1927). Pendant deux ans (1923-1925), à l'université de Rome, il est assidu au cours d'Adolfo Venturi sur l'Histoire de l'art italien, tout en faisant des recherches dans la bibliothèque et les archives du Vatican. En décembre 1925, il soutient à Bucarest sa thèse de doctorat, *Un ciclo di affreschi del Secolo XI – S. Urbano alla Cafarella*<sup>14</sup>, et publie sa traduction de Walt Whitman, après avoir introduit dans son pays Rilke, Hugo von Hofmannsthal, Tagore. Il part ensuite à Paris (1925-1927) comme directeur adjoint de la section des relations universitaires de l'Institut international de coopération intellectuelle de la

---

<sup>10</sup> Également ville natale d'Eugène Ionesco (1909-1995).

<sup>11</sup> Deux mois après la naissance du roumain Samuel Rosenstock (1896-1963), plus connu sous le nom de Tristan Tzara.

<sup>12</sup> Nichifor Crainic (1889-1972) et Lucian Blaga (1895-1961), tous deux écrivains, poètes, journalistes. Blaga, philosophe réputé, soutient sa thèse de doctorat (*Kultur und Erkenntnis*) en 1920 à l'Université de Vienne et pendant quelques années sera diplomate, attaché de presse et conseiller auprès de la Légation de Roumanie dans plusieurs pays parmi lesquels la Suisse (1928-1932 et 1937-1938). Pour avoir fait partie du groupe fondateur de la revue *Gândirea* (*La Pensée*) (1921-1944), publication culturelle la plus emblématique de l'entre-deux-guerres en Roumanie, Crainic, Blaga et Busuioceanu verront leurs noms à jamais associés dans l'histoire de la littérature roumaine.

<sup>13</sup> En référence à son compatriote Mircea Eliade, dans le *Cahier de L'Herne* dédié à ce dernier en 1978.

<sup>14</sup> Il s'agit d'une étude d'iconographie et de stylistique médiévale se proposant de mettre en évidence, pour la peinture romaine, les premiers indices d'abandon du style byzantin et le passage au style libre de la Renaissance.

Société des Nations, l'ONU d'aujourd'hui. Dès 1929, il est professeur d'Histoire de l'art médiéval et moderne à l'université de Bucarest<sup>15</sup>.

On considère Busuioceanu comme le premier Roumain ayant une spécialisation scientifique en Histoire de l'art. On comprend dès lors pourquoi, au début de l'année 1931, le roi Charles II de Roumanie lui confie la recherche et l'étude des œuvres d'art de la galerie du palais royal en vue d'en dresser un catalogue<sup>16</sup>. Parmi les peintures de la collection se trouvent des œuvres aussi « étonnantes que les tableaux du Greco » qui attirent particulièrement son attention : neuf peintures, presque inconnues à l'époque, provenant de la fameuse Galerie espagnole de Louis-Philippe d'Orléans, exposée au Louvre de 1838 à 1848 et vendue en 1853 à Londres. C'est une rencontre décisive : l'Espagne fait son entrée dans sa biographie. Et il s'y rend pour la première fois pendant l'été 1931, l'année de ses trente-cinq ans.

### « À Saint-Maurice la littérature a été prise au sérieux »

1931 est une année cruciale également pour Borgeaud. Pendant que le Roumain s'extasie devant les peintures du Greco au Musée du Prado à Madrid et à Tolède, le Suisse âgé de dix-sept ans en est au « début du deuxième séjour au collège de l'Abbaye de Saint-Maurice où se feront les rencontres décisives, autant pour la vie que pour l'œuvre, de Humeau, Saudan, Viatte, Voutaz, Chappaz, Cuttat... » ; il se trouve selon ses biographes au seuil de son « éveil à l'intelligence et à la sensibilité<sup>17</sup> ». En effet, après un premier court séjour (1926-1927) au collège de l'Abbaye de Saint-Maurice (en Valais), Borgeaud y retourne dès septembre 1931 pour deux ans. Pendant la première année, il a comme professeur de langue française et de littérature le jeune oblat français Edmond Humeau (1907-1998), futur écrivain, passionné dès son adolescence par la poésie. C'est l'époque où « la littérature a été prise au sérieux<sup>18</sup> ». Borgeaud s'attache à Humeau ; il lui envoie des lettres où il s'adresse à son « Cher Ami et Professeur », et participe en juillet 1932 à un hommage commun à cet enseignant dont l'arrivée à Saint-Maurice a été considérée comme une révolution. En août suivant, Humeau quitte Saint-Maurice et rejoint Paris et sa banlieue où il s'installe, se défroque et épouse Germaine Duvernoy du groupe de la revue *Esprit* – revue à laquelle il collabore assidûment, tout comme à *La Tour de Feu* à Jarnac<sup>19</sup>.

Les lettres de Borgeaud à son maître sont les premiers témoignages de leur affection réciproque. Par la suite, Humeau écrit lui aussi et attend sur le quai de la Gare de Lyon « cet enfant qui craint Paris » lors de son premier « voyage à l'étranger » le 25 octobre 1933<sup>20</sup>. « Paris prend tout mon temps » dit Borgeaud à sa mère le lendemain de son arrivée<sup>21</sup>. Ce voyage-là dans « la capitale de la langue » le marque durablement et n'est peut-être pas sans

---

<sup>15</sup> Parmi ses cours : La Peinture italienne du Duecento et Trecento ; La Peinture florentine du Quattrocento ; Léonard et son école ; Le Greco, premier cours sur la peinture espagnole en Roumanie (1932).

<sup>16</sup> La collection remonte au roi Charles I<sup>er</sup>, de la famille des Hohenzollern-Siegmaringen, grand-oncle du roi Charles II. Le roi chargea son bibliothécaire, le neuchâtelois Léo Bachelin (1857-1930), d'en faire le catalogue : *Tableaux anciens de la Galerie Charles I<sup>er</sup>, roi de Roumanie. Catalogue raisonné*, Paris, Braun, Clément & C<sup>ie</sup>, 1898. In-4°, VIII-308 pages et 76 héliogravures. Un nouveau catalogue devenait nécessaire après la perte de quelques toiles pendant la guerre et l'achat de nouveaux tableaux.

<sup>17</sup> *Biographie en détail* de G. Borgeaud sur le site de la Fondation Calvignac, en référence aux années 1931 et 1932. Sauf indication contraire, ce sera notre source pour l'ensemble des données bio-bibliographiques de G. Borgeaud.

<sup>18</sup> Georges Borgeaud, in « Plan-fixe », entretien filmé par Bertil Galland, à Paris le 18 janvier 1990. 48 minutes, noir et blanc. Plans-Fixes numéro 1072. Yverdon-les-Bains, Association Plans-fixes, 1990.

<sup>19</sup> Revue créée en 1946 qui maintint une relation étroite avec des revues espagnoles de poésie de l'époque.

<sup>20</sup> Carte postale d'E. Humeau à G. Borgeaud du 22 octobre 1933.

<sup>21</sup> Carte postale de Paris du 26 octobre 1933.

lien avec sa décision ultérieure de s'y installer définitivement. C'est en effet un Georges Borgeaud enflammé par son projet de s'établir à Paris qui écrit, treize ans après, suite à un nouveau voyage dans la capitale : « Paris, toujours aussi beau (extraordinaire comme mon imagination avait entretenu avec exactitude la beauté de Paris, pendant les années de l'exil<sup>22</sup> !) ». Sous la surface de l'humour borgealdien, on observe que la Suisse, pays de la mère, est pour lui le pays de l'exil<sup>23</sup>. Humeau est non seulement l'ami qui l'attend sur le quai, il est encore celui qui l'appelle « mon enfant Georges », l'héberge chez lui dans un « nid de moineau » au Plessis-Robinson (en banlieue parisienne) ou plus tard dans un bel appartement parisien du Quartier du Jardin-des-Plantes au 12, rue de Quatrefages, lui sert de guide à Paris, le conseille : « Tu apprends un métier. [...] C'est le seul salut de l'horrible », l'encourage : « Tiens ferme. Appelle au secours », lui parle en toute franchise : « Mais qu'est-ce que tu vas venir faire à Paris ? Du bricolage, au mieux<sup>24</sup> », etc. Et c'est à Humeau encore que Borgeaud doit ses premières amitiés avec des intellectuels parisiens.

### « Nous reviendrons »

Borgeaud lui-même évoque « des retrouvailles franco-helvétiques » pendant l'été 1946 à Saint-Saphorin, « petit village vigneron entre Vevey et Lausanne » où il a conservé une chambre bien qu'installé déjà à Paris. Il s'agit, nous dit-il, « d'un rassemblement qui ne passa pas inaperçu dans le village à cause de la personnalité de chacun de [ses] hôtes ». Il doit cet événement « au généreux Edmond Humeau qui a toujours gardé l'ambition de réunir tous ses amis<sup>25</sup> ». Parmi les écrivains et artistes amis de Humeau présents à ces « retrouvailles », on trouve Louis Parrot. Ce dernier a vécu deux ans en Espagne et vient de publier un roman inspiré de la vie des paysans espagnols avec un titre qui laisse entrevoir une promesse : *Nous reviendrons*<sup>26</sup>. Promesse que malheureusement Parrot mort trop jeune ne pourra pas tenir – et ce sera Borgeaud qui prendra le relais ; car avec Louis Parrot l'Espagne vient d'entrer dans la vie de Borgeaud.

Né à Saint-Symphorien, Louis Parrot (1906-1948) habite Tours où il se fait connaître par ses premiers recueils de poèmes. En 1930, il est à Poitiers, chargé de la section littérature de la librairie de l'université. C'est là qu'il fait la rencontre en 1932 de Denyse Faure (1912-1992), étudiante en espagnol et future institutrice<sup>27</sup>. Il l'épouse en 1935 et ils ont un fils, Jean-François, né à Paris le 23 avril 1939. Ce dernier a mis à notre disposition une *Correspondance Louis Parrot – Denyse Parrot (1936-1944)*, document inédit de plus d'une centaine de lettres<sup>28</sup> qui nous permet d'esquisser un portrait de Denyse, un des personnages des plus décisifs et en même temps des plus méconnus de cette histoire.

---

<sup>22</sup> Lettre du 25 janvier 1946 à Yoki. Borgeaud avait fait un séjour à Paris du 29 décembre 1945 au 6 janvier 1946 pour sonder le terrain avant son installation.

<sup>23</sup> Le problème complexe de l'identité chez Borgeaud a été admirablement étudié par Mme Stéphanie Cudré-Mauroux dans « Georges Borgeaud ou *le régime d'alternance* » publié sur le site de la Fondation Calvignac.

<sup>24</sup> Lettre d'E. Humeau à G. Borgeaud du 18 avril 1938.

<sup>25</sup> G. Borgeaud, « L'Amitié de Jean Tardieu », *Europe*, Paris, 64<sup>ème</sup> année, n° 688-689, août-septembre 1986, pp. 149-153 (*art. cit.* sur le site de la Fondation Calvignac). Les biographes de Borgeaud situent la rencontre de Saint-Saphorin en août 1946.

<sup>26</sup> Paru le 1er janvier 1946 à Paris chez Robert Laffont.

<sup>27</sup> Erwan Caulet, « Parrot Louis » : <http://maitron-en-ligne.univ-paris1.fr/spip.php?article144118>, Le Maitron, Dictionnaire biographique online. Version mise en ligne le 13 janvier 2013, dernière modification le 19 septembre 2017. Site visité le 11 juin 2019.

<sup>28</sup> Document reçu avec son courriel du 24 octobre 2020. Jean-François Parrot travaille à l'Instituto de Geografía (IGg) de l'Universidad Nacional Autónoma de México (UNAM) après sa retraite il y a quelque vingt années en France. Sur son site est visible une photographie de 1944 le montrant lui-même enfant avec Eluard et son père Louis Parrot (<https://www.jfparrot.com>).

À la fin de ses études, Denyse se rend à Madrid dans le but de perfectionner son espagnol. Une lettre d'elle à Parrot nous permet de dater son arrivée en Espagne au commencement de 1934. Elle dit qu'elle a fait à Madrid « deux remplacements au Lycée français en février et mars 1934 » et qu'elle est en possession du certificat d'aptitude à l'enseignement de l'espagnol à l'étranger « décerné par le Centro de Estudios Históricos de Madrid »<sup>29</sup>, institution qui organise des cours d'espagnol pour non-hispanophones et délivre effectivement ce certificat. Parrot la rejoint au mois d'avril. Il est successivement bibliothécaire à l'Institut français, lecteur de français puis lecteur de droit à l'université de Madrid. L'Espagne lui inspire une vive passion et il devient vite un bon hispanisant. Louis et Denyse se marient le 16 mars 1935 et leur correspondance nous donne des raisons de croire que leur union est célébrée à Madrid<sup>30</sup>. On connaît Louis Parrot surtout comme ami fidèle et biographe de Paul Eluard : c'est également à Madrid, où ils se rencontrent fin janvier 1936, que naît leur amitié<sup>31</sup>. Grâce à la correspondance des Parrot, le rôle de Denyse dans cette amitié légendaire peut être mis en valeur. Peu après leur retour à Paris, devant l'enthousiasme que Parrot manifeste envers André Breton qu'il vient de rencontrer et qui :

*[...] a été extrêmement gentil avec moi et chez lequel je retourne après demain pour qu'il me fasse voir sa collection de peintures. [...] Contrairement à ce que l'on nous en a dit, c'est un charmant homme, plus froid peut-être qu'Eluard, mais exquis*<sup>32</sup>.

Denyse répond :

*Pour ce que tu me dis de Breton, je me réjouis mais pense à aller voir Eluard dont tu dois ménager la susceptibilité très aiguë. Pense combien il serait fâché et peiné de te trouver chez Breton par exemple sans même avoir été prévenu de ta présence à Paris. [...] Songe combien cette amitié nous a rehaussés à Madrid. Prends garde à ce que cet élan de sympathie pour un nouvel ami ne te fasse perdre une amitié un peu plus ancienne et par-là, peut-être, plus solide. [...] ne manque pas d'aller voir Eluard ou de le prévenir que tu es à Paris. C'est essentiel. Son adresse : 54, rue Legendre (17<sup>e</sup>)*<sup>33</sup>.

Et c'est Denyse encore qui écrit de Paris le 5 janvier 1937 à Louis – lequel participe à la tournée de « La Cobla de Barcelone » – pour lui dire : « J'ai écrit un mot à Eluard. Si je le vois, dois-je lui faire lire *Misery Farm* ? ». Parrot répond de Lyon le 7 janvier : « Oui, fais voir *M.F.* à Eluard... ». La lecture de ce recueil publié à compte d'auteur en 1934 va susciter l'intérêt et l'estime d'Eluard.

Il est à noter qu'à l'époque de la guerre, alors que les Parrot ont accepté la rupture avec l'Espagne et qu'ils peinent matériellement à vivre, la figure d'Edmond Humeau est mentionnée dans leur correspondance parmi les amis qui leur offrent un soutien. Ainsi dans la lettre du 21 avril 1944 de Paris, Parrot rassure Denyse en lui annonçant que Pierre Seghers lui a payé sa monographie sur Eluard, la première dans la collection « Poètes d'aujourd'hui », et

<sup>29</sup> Lettre du 11 août 1936. Denyse se trouve chez ses parents à Poitiers et L. Parrot à Paris dans leur petit appartement du Square Jean-Thébaud.

<sup>30</sup> Lettres de l'été 1941. Denyse (pseudonyme Adrienne) à Paris a besoin d'un laissez-passer pour rejoindre Louis (pseudonyme Augustin) à Clermont où il travaille pour une agence algérienne. Louis, le 4 juillet : « J'attends d'un jour à l'autre le certificat de Madrid » ; Denyse, le 7 juillet : « Je suis un peu inquiète au sujet de l'acte de mariage » ; Louis, le 11 juillet : « Je te rappelle que Vichy où je suis allé ne peut rien et qu'il faut demander où nous nous sommes mariés. »

<sup>31</sup> Jean-Charles Gateau, *Eluard, Picasso et la peinture*, Genève, Droz, 1983, p. 15 et, du même auteur, *Eluard ou le frère voyant*, Paris, Robert Laffont, 1988, p. 227.

<sup>32</sup> Lettre du 10 août 1936.

<sup>33</sup> Poitiers, le 11 août 1936. C'est Denyse qui souligne.

il ajoute : « De plus, Humeau que j'ai vu m'offre quelque chose : 100 heures de travail à faire par mois, chez moi, pour 1800 francs. J'accepte dès le 1er mai. »

### « Il faut pratiquer l'apprentissage constant et l'observation de l'étranger »

Alors que Busuioceanu fait la connaissance des œuvres du Greco, que Georges Borgeaud rencontre Edmond Humeau et que les Parrot deviennent intimes, le francophile Enrique Canito Barrera (1902-1992), qui plus tard fera le lien entre ceux-là, étudie à l'université de Séville. C'est là qu'il rencontre Pedro Salinas (1891-1951), poète de la célèbre génération de 1927 qui, après un poste de lecteur d'espagnol à la Sorbonne (1914-1917) pendant lequel il traduit les premiers volumes d'*À la recherche du temps perdu*, occupe la chaire de littérature espagnole à l'université de Séville (1917-1929). C'est par hasard, « un matin rayonnant d'automne sévillan », que dans le patio de l'université Canito et Salinas font connaissance et que le premier obtient du second l'autorisation d'assister à ses cours. Canito vouera toujours une vénération particulière à Salinas, reconnaissant qu'il lui doit « l'amour de la beauté et l'éveil à la sensibilité » et cette posture intellectuelle que Salinas conseillait à ses étudiants : « pour sentir plus clair et plus profond le destin d'être espagnol, il faut pratiquer l'apprentissage constant et l'observation de l'étranger<sup>34</sup> ». La fin du séjour sévillan de Salinas et son retour à Madrid ont lieu en 1929, au même moment où Canito termine ses études et part lui aussi pour la capitale. Salinas travaille alors à côté du philologue Ramón Menéndez Pidal, directeur du Centro de Estudios Históricos (CEH). Cette expérience et les stages dans des universités étrangères lui vaudront d'être nommé en 1933 directeur de l'université d'été de Santander, fondée le 23 août 1932<sup>35</sup>.

À Madrid, il n'oublie pas son « disciple » et de la même manière, généreuse, qu'il a soutenu en 1928 le poète sévillan Luis Cernuda (1902-1963), il oriente Canito vers un lectorat à l'université de Toulouse<sup>36</sup>. Ce séjour d'un an dans la capitale du Languedoc (1929-1930) est un point d'inflexion dans la vie de Canito, car son perfectionnement du français va peu après lui ouvrir les portes des institutions culturelles franco-espagnoles de Madrid<sup>37</sup>.

Après ce séjour dans le sud-ouest de la France, Salinas réapparaît en ange protecteur en offrant à Canito une collaboration au Centro de Estudios Históricos et le secrétariat des cours d'été à l'université de Santander. C'est son gagne-pain pendant les quelques années qui précèdent son agrégation de français – qu'il obtient le 31 décembre 1934<sup>38</sup>. Notre hypothèse est que, avant de quitter Madrid pour se présenter à un poste de professeur à Badajoz

<sup>34</sup> E. Canito, « Pedro Salinas, Profesor en Sevilla », *Ínsula*, Madrid, 74, février 1952, p. 5. Numéro dédié à Salinas mort en exil à Boston en décembre 1951. Il nous manque la date de leur rencontre qui fut probablement après le retour de Salinas d'un séjour à l'université de Cambridge (1922-1923) évoqué dans le texte.

<sup>35</sup> Institution de prestige connue depuis 1949 sous le nom d'Universidad Internacional Menéndez y Pelayo.

<sup>36</sup> À Toulouse fut créée en 1886 la première chaire d'études hispaniques. En 1894-1895, un certificat d'aptitude, que seulement Toulouse pouvait délivrer, fut introduit dans le cadre optionnel d'une licence ès lettres. De 1898 à 1901, l'habilitation fut étendue à Bordeaux, puis à Paris et à Montpellier. La première session de l'agrégation d'espagnol, et d'italien, eut lieu à Paris en 1900. (Cf. Jean-Marc Delaunay, *Des palais en Espagne. L'École des hautes études hispaniques et la Casa de Velázquez au cœur des relations franco-espagnoles du XX<sup>e</sup> siècle (1898-1979)*, Madrid, Casa de Velázquez, 1994, pp. 34-37.)

<sup>37</sup> Tout comme Luis Cernuda (1928-1929), Canito eut comme étudiante Suzanne Brau, hispanisante, bientôt sa plus fidèle amie, et la première à laisser un témoignage sur les deux Andalous à Toulouse et sur le rôle d'intermédiaire de Canito. Suzanne Brau note que, quoique Cernuda eût déjà publié son premier recueil de poèmes, *Perfil del aire* (1927), et son nom circulé « dans toutes les revues espagnoles plus ou moins éphémères de l'époque », ce fut Canito qui « révéla le poète qui avait vécu méconnu parmi nous » (Cf. S. Brau, « *In memoriam* Luis Cernuda », *Les Langues Néo-Latines*, Toulouse, 64<sup>e</sup>me année, 194, 1970, p. 64).

<sup>38</sup> Javier Suso López, « Enrique Canito Barrera », dans le Diccionario Biográfico de la Real Academia de la Historia : <http://dbe.rah.es/biografias/17090/enrique-canito-barrera>. (Visité le 1er juin 2020.)

(Estrémadure), Canito se fait deux amis français : Denyse Faure et Louis Parrot, sachant qu'Enrique Canito est assidu à l'Institut français, collaborateur au CEH où Denyse a obtenu son certificat d'aptitude en espagnol, et que pendant l'été de 1934 il travaille à l'université de Santander que Louis Parrot connaît bien puisqu'il la considère comme « une des plus belles créations de la République<sup>39</sup> ».

« Avez-vous vu gardien plus fidèle et plus discret d'une *Ínsula*...<sup>40</sup> ? »

Pendant qu'Enrique Canito et les Parrot se croisent à Madrid ou à Santander, la passion de Busuiocanu pour El Greco s'intensifie. Convaincu que les neuf tableaux de la pinacothèque royale de Roumanie « peuvent apporter une idée ample sur la personnalité si originale et si moderne » du peintre espagnol, il commence à publier en 1934 les résultats de ses recherches dans la *Gazette des Beaux-Arts* à Paris. Des échos de ses articles parviennent en Espagne et son nom est évoqué dans la presse de Madrid. Il est invité en 1936 à donner des conférences dans la capitale espagnole, mais les événements politiques l'empêchent de s'y rendre.

Ce fâcheux contretemps ne le décourage pas. Il poursuit son travail avec passion et le succès sera au rendez-vous en Suisse puis en France. C'est en effet à Berne, au XIV<sup>e</sup> Congrès d'Histoire de l'art, en septembre 1936, que sa proposition d'organiser une exposition internationale El Greco est chaleureusement accueillie. Le vernissage a lieu à Paris, dans les Galeries de la *Gazette des Beaux-Arts* au 140, Faubourg Saint-Honoré, le 14 juin 1937, sous le patronage du roi Charles II de Roumanie et de François Lebrun, président de la République française. On a réuni une soixantaine de tableaux provenant des musées et collections privées de plusieurs pays – sauf d'Espagne en pleine guerre civile<sup>41</sup>.

Quelques mois plus tard, face à l'avancée des troupes rebelles de Franco, les chefs-d'œuvre du Prado menacés par les bombes sont évacués grâce à un effort surhumain des Républicains. Des milliers de tableaux sont transportés dans des camions tour à tour à Valence, Barcelone, Figueres, et finalement en train à Genève, au siège de la SDN. C'est ainsi que pendant l'été 1939, plus d'une centaine de tableaux vont être exposés dans le pays de Georges Borgeaud, au Musée d'Art et d'Histoire de Genève, dont vingt-cinq œuvres du Greco<sup>42</sup>.

Pendant une nouvelle visite en Espagne en mai 1940, Busuiocanu peut constater de ses propres yeux le spectacle désolant de Tolède en ruines. À la même époque, Enrique Canito fait un autre constat : la fin de la guerre n'est pas la fin de la répression. Il est écarté de l'enseignement, accusé de « trop d'honnêteté laïque<sup>43</sup> » (il ne sera réintégré dans le corps enseignant qu'en 1945<sup>44</sup>), mais il peut gagner sa vie à l'ambassade de France et au Lycée français de Madrid. Et dans un pays fermé au reste du monde, il trouve refuge dans les livres. Une idée lui vient alors : ouvrir une librairie. Il est soutenu par plusieurs de ses amis, notamment Juan Guerrero Ruiz (1893-1955), un Andalou qu'il a connu à Alicante (Valence) pendant les années de guerre. Ami fidèle du poète Juan Ramón Jiménez (Moguer, 1881 – San

<sup>39</sup> L. Parrot, *Panorama de la culture espagnole*, Paris, Éditions Sociales Internationales, 1937, p. 145.

<sup>40</sup> Alejandro Busuiocanu, « Enrique Canito y las Ínsulas », *Ínsula*, Madrid, 9<sup>ème</sup> année, n° 100-101, avril 1954, p. 5. Entretien à l'occasion du numéro 100 de la revue.

<sup>41</sup> France, Angleterre, Italie, Belgique, Suisse, Roumanie, Norvège, Hongrie, États-Unis.

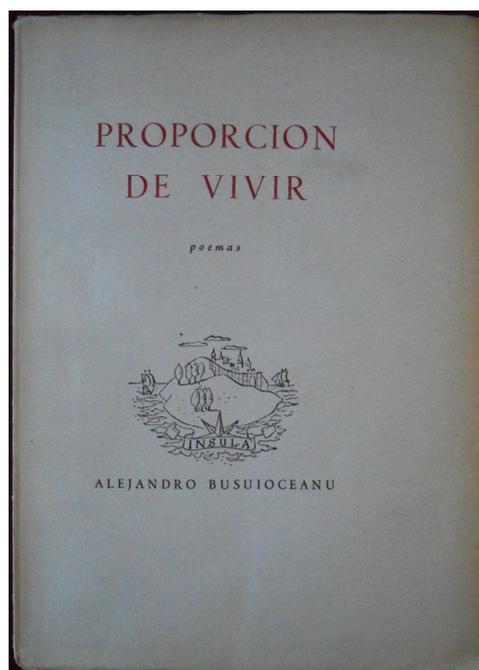
<sup>42</sup> R. de C., « Les chefs-d'œuvre du Prado à Genève », *Gazette de Lausanne*, 22 juin 1939, coupure de presse dans l'archive de Busuiocanu. Borgeaud n'est pas allé voir cette exposition ; en octobre, il visitera à Zurich l'exposition nationale suisse.

<sup>43</sup> Rafael Lapasa, « Nuestra deuda con Enrique Canito », *Ínsula*, Madrid, 480, novembre 1986, p. 5. Numéro dédié à E. Canito.

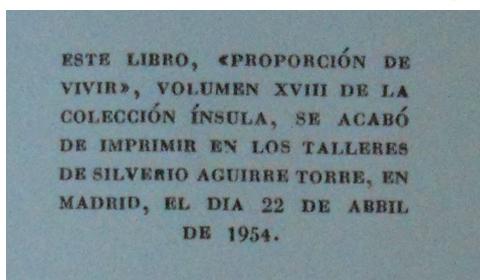
<sup>44</sup> Canito sera professeur de français au Lycée Isabel La Católica de Madrid jusqu'à sa retraite en 1972.

Juan de Puerto Rico, 1958), passionné de Lettres, éditeur, surnommé « Consul général de la poésie<sup>45</sup> », Guerrero l'encourage, le conseille et lui recommande même des collaborateurs. Grâce à lui, Canito retrouve son ancienne collègue du secrétariat de l'université de Santander, Olga Bauer née Gunzburg (Saint-Pétersbourg, 1897 – Bâle, 1986), amie de Zenobia Camprubí (Malgrat de Mar, Barcelone, 1887 – San Juan de Puerto Rico, 1956), épouse de Juan Ramón Jiménez<sup>46</sup>.

La librairie ouvre en 1943 et Canito la baptise symboliquement « Ínsula ». Ce n'est pas une librairie comme les autres : Canito propose de mettre à disposition des publications espagnoles mais aussi étrangères. Sa collaboratrice Olga assure « le côté international de la librairie Ínsula naissante avec sa maîtrise de plusieurs langues » et devient « l'âme et l'origine de [...] fréquentes réunions [...] d'amis qui allaient culminer dans la *tertulia* des mercredis<sup>47</sup> ». La



librairie a du succès et devient rapidement un lieu de rendez-vous d'écrivains, artistes, philosophes, éditeurs, libraires, espagnols et étrangers toujours plus nombreux. Elle est le germe d'une autre *Ínsula* : la revue. Juan Guerrero ne tarde pas à recommander à Canito celui qui en sera le secrétaire et rédacteur : José Luis Cano (1911-1999), jeune Andalou qui a quitté son Algésiras natale en 1931 pour des études à Madrid, vient de débiter comme poète avec *Sonetos de la Bahía* (1942) et qui, soutenu par Guerrero, inaugure en 1943 la célèbre collection Adonais, la « quasi seule collection de jeune poésie indépendante qui existait à l'époque en Espagne<sup>48</sup> ». Le 1<sup>er</sup> janvier 1946 paraît le premier numéro d'*Ínsula. Revista Bibliográfica de Ciencias y de Letras*<sup>49</sup>, considérée comme « la première publication de divulgation et de critique littéraire vraiment indépendante de l'après-guerre » en Espagne<sup>50</sup>.



<sup>45</sup> Guerrero avait connu en 1913 à Madrid Juan Ramón Jiménez qui le nommera secrétaire de rédaction de sa revue *Índice* où il connaîtra au printemps de 1921 Federico García Lorca qui lui donnera ce surnom. (Cf. Enrique Canito, « Juan Guerrero, Cónsul de la poesía », *Ínsula*, Madrid, 112, avril 1955, p. 10.)

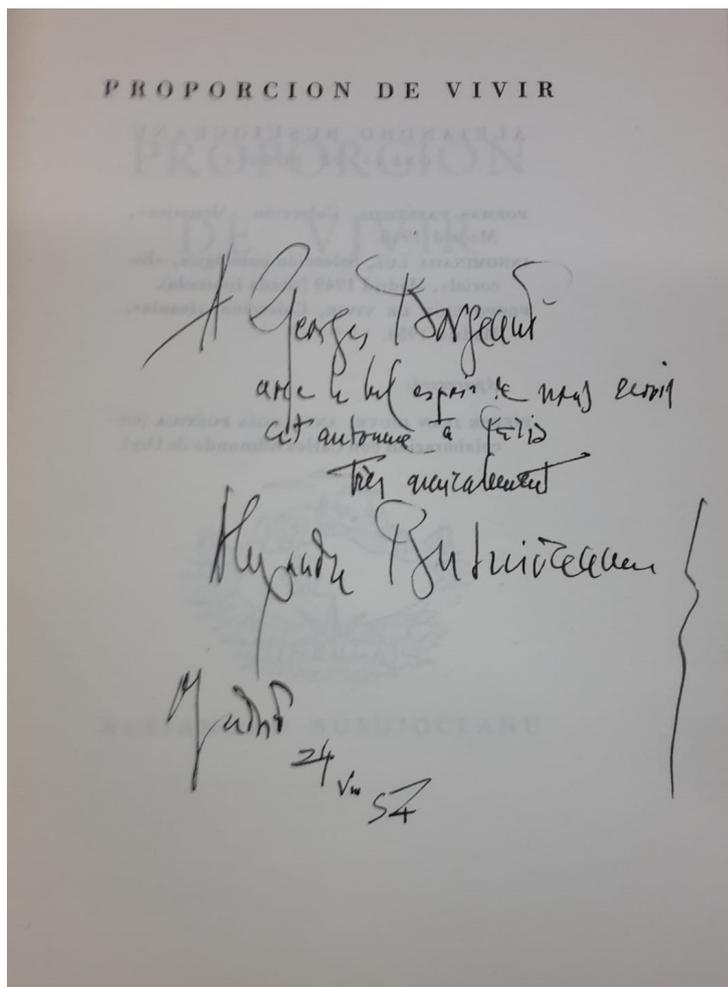
<sup>46</sup> Une mauvaise gestion de leurs affaires oblige les Bauer à se déclarer en faillite en 1931. Grâce à Zenobia, Olga trouvera un emploi et en 1934 elle sera secrétaire à l'Université de Santander. La guerre la surprend alors qu'elle est en voyage à Paris où elle verra pour la dernière fois en août 1936 les Jiménez en route vers l'exil, à l'Ambassade d'Espagne. Les Bauer seront de retour en Espagne en 1940 et en 1951 ils s'installeront définitivement à Bâle. (Cf. Emilia Cortés Ibáñez (ed.), *Zenobia Camprubí – Olga Bauer : Epistolario 1932-1956*, Universidad de Huelva, 2017, pp. 15-31).

<sup>47</sup> Antonio Núñez, « La pequeña historia (*Ínsula*, 1946-1970) », *Ínsula*, 284-285, juillet-août 1970, pp. 24-26.

<sup>48</sup> Antonio Rodríguez Guerrero, *La Revista ÍNSULA en el contexto literario de su época. Primera etapa: 1946-1956*, thèse de doctorat, Université de Grenade, 1996, consultée en ligne : <http://hdl.handle.net/10481/14913>

<sup>49</sup> Publication mensuelle de grand format jusqu'à septembre 2008, *Ínsula* reçoit en 1983 un nouveau sous-titre : « Revista de Letras y Ciencias Humanas ». Canito en est le directeur jusqu'à 1983. José Luis Cano prend alors le relais et dirige la revue jusqu'en 1987. *Ínsula*, toujours vivante, est la revue de l'hispanisme littéraire la plus diffusée dans le monde. En 1956, par décret du 27 septembre 1956, le président de la République française a décerné à Canito la Croix de Chevalier de l'Ordre des Palmes Académiques pour ses services apportés à la diffusion de la culture française.

<sup>50</sup> Fanny Rubio, *Las Revistas poéticas españolas, 1939-1975*, Universidad de Alicante, 2003, p. 98.



Canito a installé sa librairie dans un lieu stratégique, un local situé au cœur même de Madrid au 9, rue du Carmen, près de la Puerta del Sol, qui est en même temps le siège de rédaction de sa revue. C'est depuis cette adresse que Canito envoie une carte de vœux pour le nouvel an 1947 à Busuioceanu, lequel la reçoit à son adresse madrilène. En effet, persécuté dans son pays par le mouvement crypto-fasciste La Garde de Fer, le Roumain a demandé en 1942 au Ministère de culture un poste de diplomate en Espagne. Il est alors nommé conseiller culturel à la Légation de Roumanie à Madrid où il arrive le 17 mai 1942. Il inaugure la première chaire de langue et littérature roumaine à l'université de Madrid où il est professeur (1942-1961) et fonde l'Institut Roumain de la Culture, dont il est le directeur de 1943 à 1945. En Roumanie cependant l'extrême-

gauche succède à l'extrême-droite : Busuioceanu est relevé de sa fonction de diplomate et rappelé en 1945. À sa demande, on lui accorde un délai jusqu'à la fin de l'année universitaire. Mais entretemps la Roumanie rompt ses relations diplomatiques avec l'Espagne, et Busuioceanu prend la décision de rester à Madrid – une décision des plus douloureuses pour lui... Des notes de son journal intime nous apprennent par ailleurs qu'il écrit de la poésie en espagnol dès 1947 et que ses amis d'*Ínsula* l'encouragent à publier ses poèmes<sup>51</sup>.

Sa rencontre avec le milieu de la librairie et de la revue *Ínsula* de Canito où il collabore fréquemment constitue son salut. C'est à la même époque – 1946 – que Borgeaud prend la décision d'« un changement d'existence » qu'il jugera plus tard comme la plus sage : « Mille fois béni soit le jour où j'ai pris le train pour Paris ! [...] il faut bien admettre que cela m'a sauvé », écrit-il à Pierre-Olivier Walzer<sup>52</sup>. Et en 1947, Borgeaud fait déjà mention du manuscrit qui deviendra *Le Préau*, son premier roman qui sera publié chez Gallimard en 1952 ; un nouveau romancier est sur le point de naître au moment même où l'un des grands vient de mourir : Ramuz<sup>53</sup>.

<sup>51</sup> Un de ses recueils, *Proporción de vivir* (1954), est publié dans la collection *Ínsula* dirigée par Canito.

<sup>52</sup> Lettre du 21 janvier 1948.

<sup>53</sup> Charles-Ferdinand Ramuz est mort le 23 mai 1947. Le 31 mai suivant, la Radio Nationale française propose un hommage à l'écrivain suisse auquel participent Georges Borgeaud, Albert Béguin, Pierre Jean Jouve, Jean Cassou et Aloÿs-Jean Bataillard. En Espagne aussi, la revue *Ínsula*, n° 19, juillet 1947, lui rend hommage avec des textes signés par André Gide, Paul Claudel et André Winkler ; Enrique Canito traduit un fragment de *Chant de notre Rhône* (1920).



« Je vais passer mes vacances de Noël à Bergerac où Simone Favereau m'invite très chaleureusement ». Puis le 27 décembre : « Je resterai à Nouvel-An encore à Bergerac et irai rejoindre Sèvres au début janvier. » Borgeaud dit qu'il est heureux de passer ses vacances de Noël à Bergerac car il ne sera pas « trop isolé ce jour là », et ajoute : « je ne révèle à personne mon départ pour éviter les bavardages car Denyse sera là aussi et les gens sont si mesquins qu'ils pourraient inventer des histoires. » Soucieux de préserver des commérages son amitié avec Denyse, Borgeaud se doutait-il que celle-ci avait pour lui un projet en la personne de sa cousine Simone ? À ce sujet, Jean-François Parrot nous apporte son témoignage :

*Je me souviens qu'après la mort de mon père, je ne sais exactement comment, ma mère essaya de marier Simone, c'est-à-dire sa cousine germaine, avec Georges Borgeaud, deux célibataires endurcis. C'est comme cela que Borgeaud vint plusieurs fois à Bergerac [...]. Je me souviens aussi que l'année suivante [non précisée] Simone et Georges ont fait un séjour dans la région de Gordes, dans le Sud-Est de la France, mais que ces moments en commun furent un échec. L'année suivante [non précisée] Simone se mariait avec l'un des prétendants de sa jeunesse que la famille [...] avait rejeté, prétextant qu'il n'était pas digne d'épouser leur fille. Ce monsieur s'était marié, avait eu trois enfants et son épouse était morte très jeune. Veuf et esseulé, il retrouva ses amours anciennes et épousa la femme qu'il avait courtisée au temps de sa jeunesse. C'était alors un notable bergeracois. Simone demeurait une très belle femme en dépit de ses 42 ans<sup>55</sup>.*

L'année 1949 est riche en événements. Dans les lettres à sa mère des 26 février, 19 mai et 7 juin, on apprend que Borgeaud se réjouit de recevoir chez lui Philippe Jaccottet (1925-2021<sup>56</sup>) « car Sèvres est bien un peu isolé et la présence d'un ami surtout comme celle de Philippe, est fort agréable » ; que Denyse lui a donné « un chat du nom de Sapajou, noir et blanc, fort joli et drôle. » ; qu'il travaille à des émissions radiophoniques avec son ami Jean Tardieu, dont l'une « s'appelle : comment on devient français » ; et que bientôt son roman « sera terminé dans sa version définitive et [qu'il le donnera] en lecture à Gallimard ». Mais il a aussi des envies de voyage : aller « dans le courant du mois de mai à Bergerac-Bordeaux-Arcachon » et « cet été, vraisemblablement, [retourner] en Italie ». La lettre du 7 juin révèle toutefois que ces deux projets pourraient être remis en cause : Borgeaud ira en Italie « à moins [qu'il] ne parte avec Simone Favereau et Denise Parrot en Espagne. » C'est la première fois que Borgeaud fait mention de l'Espagne à sa mère.

### « Ensuite on devine Madrid. »

Et c'est finalement ce projet espagnol qui est retenu. Il y revient avec plus de détails dans la lettre à sa mère du 27 juillet, écrite à Bergerac le jour de ses 35 ans : « Tu sais que notre intention est de partir vers le 15 août pour l'Espagne. Nous avons des projets sensationnels. S'ils réussissent, nous prendrons l'itinéraire suivant : St. Sebastian, Bilbao, Santander, Burgos, Valladolid, Salamanque, Avila, Segovie, Escorial, Madrid, Tolède, Cordoue, Séville, Grenade, Murcie, Valence, Alicante et Barcelone. Nous roulerions plus de 2000 kilomètres et notre séjour durera 4 semaines environ. » Il ajoute : « Nous avons de la chance d'avoir Denyse avec nous car elle parle fort bien la langue et nous aidera à prendre contact avec tous les don Quichotte. » On venait d'ouvrir les frontières que la France avait totalement fermées avec le pays voisin entre le 1er mars 1946 et le 10 février 1948. Le 15 août

---

<sup>55</sup> Courriel cit. Borgeaud s'installe à Gordes (en Provence) en août 1951. Il ira pour le Nouvel An 1952 à Bergerac avec Simone mais en décembre de la même année il a déjà une autre compagne, Paule.

<sup>56</sup> J'apprends malheureusement son décès en écrivant cet article.

1949, le petit groupe d'amis se met effectivement en route pour l'Espagne. À ce sujet, Jean-François Parrot, témoin direct, nous raconte encore :

[Borgeaud] *participa au voyage que nous fîmes en Espagne, lui-même, Simone, ma mère et moi. Simone était la seule à savoir conduire et c'est elle qui conduisait une vieille voiture Peugeot 202 d'avant-guerre avec laquelle nous avons sillonné une grande partie de l'Espagne : San Sébastian, les Picos de Europa où se trouve la vierge de Covadonga, lieu célèbre où le roi Visigoth Pélage remporta une victoire sur les Sarrazins, début de la reconquête, Burgos, Avila et ses remparts, Salamanca, Ségovie et son aqueduc romain, Saragosse et la Vierge du pilier dévoré par les baisers des fidèles, Madrid (c'était alors une petite ville perdue au milieu d'un désert de couleur ocre), Tolède et la maison du Greco, Séville et la Giralda, Cordoue et sa mosquée, Grenade et l'Alhambra que l'on pouvait visiter sans faire comme à présent une queue de plusieurs heures, Murcie, Valence et Barcelone (la Sagrada Familia n'était alors qu'une façade). Je suppose que dans ses lettres, Borgeaud donne de plus amples détails sur ce voyage, raison pour laquelle je n'ajouterai rien de plus, sinon le fait que ma mère était heureuse de revenir dans un pays où elle avait vécu. C'est elle qui avait défini les lieux par lesquels nous devions passer*<sup>57</sup>.

On regrette que Borgeaud n'ait pas été plus prodigue en racontant son voyage espagnol comme il l'a été dans *Fiammiferi* sur ses voyages en Italie. Dans la *Biographie en détail* sur le site de la Fondation Calvignac, on trouve cependant la mention d'un carnet intitulé « Le Carnet d'Angerville et d'Ailleurs / Été 1949 » où ce périple espagnol a laissé des traces. Borgeaud annote brièvement les étapes du voyage. Le 26 août nous intéresse particulièrement : « Départ pour Madrid » suivi de : « Je vais voir Canito qui nous invite le 27 au soir ». Un seul mot, un patronyme : « Canito » – qui n'est autre que celui d'Enrique Canito – étaye notre hypothèse de la rencontre des Parrot et de Canito pendant leur séjour à Madrid avant guerre et le fait qu'ils soient restés en contact. Et à vrai dire, c'est bien cette courte note de Borgeaud reproduite sur le site de la Fondation Calvignac qui, éveillant notre curiosité, est à l'origine de l'enquête dont ce texte témoigne.

Pour cette même journée du 26 août 1949, Borgeaud nous offre aussi des indices sur sa rencontre avec Busuioceanu :

[...] *26 départ pour Madrid : route magnifique[,] on monte encore. Ensuite on devine Madrid. Traces de la guerre civile. Madrid cité moderne. Je vais voir Canito qui nous invite le 27 au soir dans un restaurant Le Biarritz à un fameux repas en compagnie de Cano et d'un poète roumain. Charmante soirée, gaie et cordiale*<sup>58</sup>.

Lorsque je consultai Stéphanie Cudré-Mauroux, conservatrice du Fonds Georges Borgeaud aux ALS, elle m'apprit que le nom de Busuioceanu ne figurait pas dans son inventaire. En revanche, il existait neuf photographies non légendées témoignant du voyage en Espagne. Quand je reçus la copie de ces photos, une seule retint soudain mon attention. Avec une sensation de *déjà-vu* ou plutôt de *déjà-lu*, cette photographie-là me montrait des visages que je voyais pour la première fois *mais que pourtant je reconnaissais*. Leur identité m'avait été donnée par Busuioceanu dans sa lettre à Ricardo Molina du 28 août 1949 que j'ai citée au début. Borgeaud nous réservait donc encore une belle surprise dans ses archives :

---

<sup>57</sup> Courriel cit.

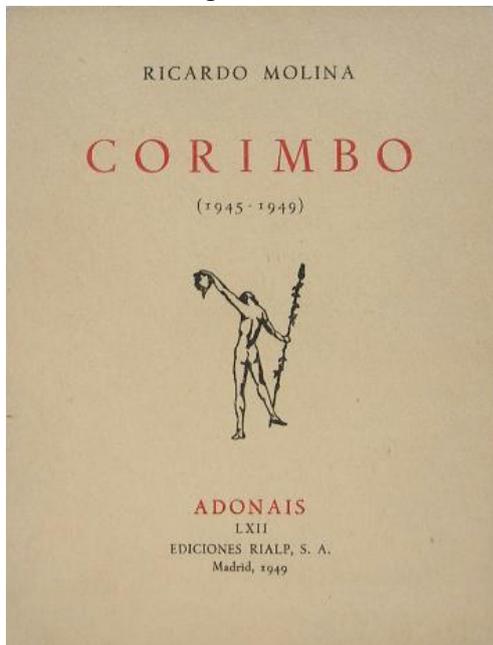
<sup>58</sup> Annotation dans le carnet avec la page de titre *Le carnet d'Angerville et d'Ailleurs*, cahier en toile beige 12,3x19,2cm, premier tiers utilisé (27 pages), Archives littéraires suisses (ALS), Berne. Je dois cette information à M. Christophe Gence.



« Charmante soirée, gaie et cordiale. », Madrid, le 27 août 1949, au restaurant « Biarritz ».  
De gauche à droite : le petit Jean-François Parrot, Enrique Canito, Georges Borgeaud, José Luis Cano, Denyse Parrot, Alexandre Busuiocanu, et Simone Favereau<sup>59</sup>.

### « Cordoue. / Solitaire et lointaine<sup>60</sup> »

Le 30 août 1949, muni donc de la lettre de recommandation de son ami roumain, Borgeaud part « pour la longue étape de Cordoue » où il fait la connaissance du poète Ricardo Molina qui deviendra son ami. Plus jeune que lui de deux ans, Molina est l'un des fondateurs et directeurs de la revue de poésie *Cántico*, célèbre à l'époque, dont le trait distinctif est « sa claire voix indépendante ». Molina a étudié à l'université de Séville.



De formation humaniste, il est professeur de littérature dans des institutions d'enseignement privées, éternel aspirant à l'agrégation qu'il obtient en 1966, au moment où son affection cardiaque devient galopante et provoque sa mort en 1968. Borgeaud rencontre Molina à l'apogée de sa carrière poétique. Il a déjà publié trois recueils, *El Río de los ángeles* (*La Rivière des anges*, 1945), *La Estrella de ajenjo* (*L'Étoile d'absinthe*, 1947), *Elegías de Sandua* (1948) – le deuxième recueil ayant été présenté sans succès au plus prestigieux des prix nationaux de poésie de l'époque, le prix Adonais. Cet échec l'encourage à créer une revue pour faire connaître la jeune poésie cordouane. C'est avec son quatrième recueil, *Corimbo* (1949), qu'il obtient enfin le prix Adonais peu après la visite de Borgeaud. Les poèmes de ce recueil ont pour épigraphe des vers de Paul Claudel avec qui Molina entretient à l'époque une

<sup>59</sup> Fonds Georges Borgeaud, C-5-17-4 Espagne, 1949 : 9 photos, août et septembre, Archives littéraires suisses (ALS), Berne.

<sup>60</sup> Il s'agit des deux premiers vers de la seconde « Canción de jinete » (Chanson de cavalier) du recueil *Canciones* de F. G. Lorca. Ricardo Molina les cite en français dans sa lettre à Borgeaud du 28 septembre 1949.

relation épistolaire. Borgeaud connaît personnellement Claudel depuis le 17 avril 1934 et il correspond également avec lui<sup>61</sup>. Voilà un sujet que les deux hommes ont sûrement abordé à Cordoue – mais ce n’était pas la seule chose qu’ils avaient en commun.

Qui! Quelle chose c'est que de vivre!  
Quelle chose étonnante c'est que de vivre!  
Quelle chose puissante c'est que de vivre!  
Celui qui vit et qui pose les deux pieds sur la terre,  
qu'envie-t-il donc aux dieux?

PAUL CLAUDEL

Photo des vers de Paul Claudel (*Tête d'or* (1891), première version, deuxième partie), épigraphe de *Corimbo*.

Au commencement, il y a donc un groupe d'amis qui sera plus tard connu sous le nom de Groupe Cántico, dont Molina est en même temps « l'âme et la voix » : « un groupe d'amis, des jeunes avec des inquiétudes littéraires et artistiques » tels Juan Bernier (1911-1989), Pablo García Baena (1923-2018), Mario López (1918-2003), Julio Aumente (1921-2006), Ginés Liébana (né en 1921<sup>62</sup>) et Miguel del Moral (1917-1998). Ils se réunissent chez

Carlos López Rozas, professeur au conservatoire de Cordoue, et, autour d'un vieux gramophone, écoutent Tchaïkovski, Bach, Mendelssohn, Wagner, etc. De la même façon que le jeune Borgeaud et ses camarades de Saint-Maurice ont rendu un hommage commun à leur professeur Edmond Humeau, les Cordouans remercient leur professeur de sa générosité en lui offrant un livre-hommage. Dans ce livre-là, écrit à la main, avec des ornements dus à la « plume habile » de Ginés Liébana, les amis offrent leurs premiers poèmes. C'est 1940 et c'est le premier pas vers la fondation du groupe et de leur revue<sup>63</sup>. Pablo García Baena se rappellera plus tard de la « chambre de l'enfer » de la Bibliothèque publique de Cordoue où se trouvaient les livres interdits auxquels ils avaient accès grâce à l'amitié du bibliothécaire, et où lui-même avait connu Bernier qui lui présenta Molina. Plus tard, Molina, et aussi Liébana qui vit alors à Madrid, essaient d'obtenir des livres de l'Institut français car, dit Baena : « Notre éducation était en français et comme ça on prenait contact et conscience aussi de ce qu'on faisait à l'étranger [...] Et Ricardo Molina, qui avait seulement seize ans, écrit à André Gide et André Gide lui répond. On n'était pas aveugles, ni ignorants, ni sourds non plus, on savait qu'il y avait quelque chose et que ce quelque chose était dans l'air. » C'est Molina qui choisit le titre de leur revue, *Cántico*, titre qui renvoie à la meilleure poésie espagnole, notamment Saint-Jean de la Croix et Jorge Guillén, sans oublier Lorca et Góngora, et parce que surtout, selon Molina, « il sonnait si bien en français<sup>64</sup> » : *Cantique*.

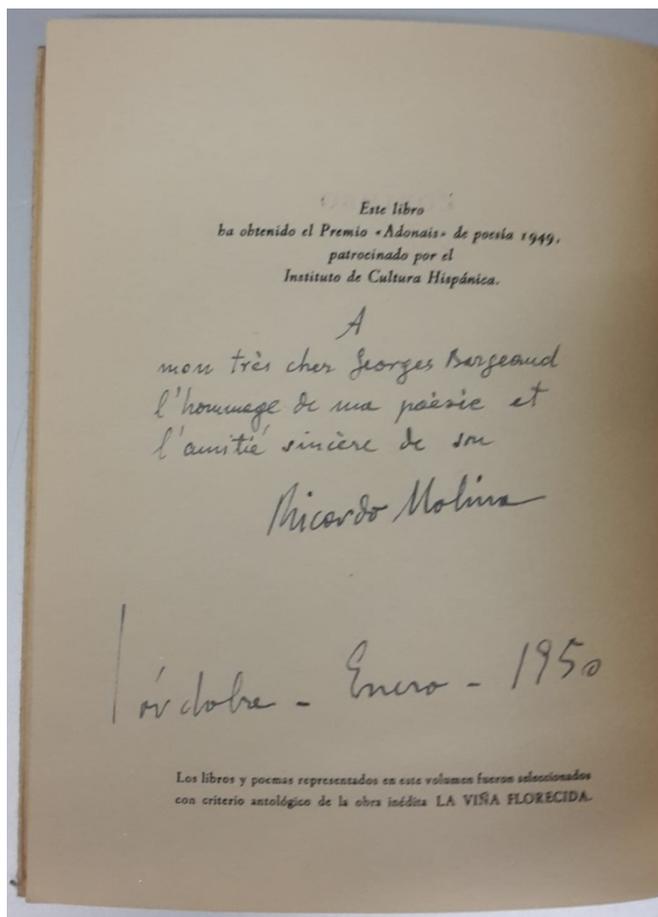
<sup>61</sup> Stéphanie Cudré-Mauroux et Michel Lioure, « Correspondance Paul Claudel – Georges Borgeaud », dans le Bulletin de la Société Paul Claudel n° 210, *Souffle des Quatres Souffles*, Paris, Classiques Garnier, 2013.

<sup>62</sup> J'écris ces lignes le 2 mars 2021, c'est l'anniversaire de Liébana, celui de ses 100 ans.

<sup>63</sup> Le premier numéro de la revue cordouane *Cántico* paraît en octobre 1947 et disparaît pour des raisons de censure, manque de moyens, etc. après son numéro 8, décembre 1948-janvier 1949. C'est sa première époque. Il y aura une deuxième époque, avec treize numéros, entre 1954-1957. À part son non-engagement déclaré, son trait caractéristique est son ouverture vers d'autres horizons : les poètes régionaux espagnols, catalans et galiciens y sont publiés, de même que Chateaubriand, Claudel, Gide et Aragon en traduction, puisque Molina était passionné de langues et de littératures modernes principalement du côté français.

<sup>64</sup> J'emprunte les citations de Baena et Molina et l'information sur la revue *Cántico* au premier de deux volumes du beau livre, étude et édition critique, d'Olga Rendón Infante, *Los poetas del 27 y el grupo Cántico de Córdoba. Correspondencia entre Ricardo Molina y Vicente Aleixandre*, Libro UNO, Sevilla, Editorial Alegoría, 2015, pp. 28-33 et 81.

Sans aucun doute Borgeaud se trouve-t-il dès son arrivée à Cordoue dans une ambiance familière. Il aime beaucoup la ville et promet à Molina d'y revenir. Mais dans les faits, il n'y est jamais revenu. Borgeaud et Molina ne se sont jamais revus : leur amitié sera uniquement épistolaire. Quoique leur correspondance ne soit pas très fournie, une lettre tous les deux ans à peu près, un lien s'établit entre eux ayant pour fil conducteur la poésie<sup>65</sup>. De même, en dépit des multiples projets depuis Madrid-Paris-Cordoue, le Roumain, le Suisse et le Cordouan ne se sont jamais rencontrés tous les trois. Quant à Busuioceanu et Borgeaud, ils se revoient lors de deux voyages du Roumain à Paris. Ces deux rendez-vous parisiens ont lieu après les visites de Busuioceanu à Pierre Jean Jouve, lesquelles n'ont jamais eu lieu en présence de Borgeaud, pourtant ambassadeur de Jouve en Espagne<sup>66</sup>.



Dédicace de Molina à Borgeaud sur *Corimbo*.

Pour conclure, on pourra tout de même ajouter une dernière rencontre qui, de s'être faite sur le papier, n'en est pas moins émouvante, car elle nous renvoie aux débuts de Borgeaud comme romancier<sup>67</sup>. En 1952, dans la revue *Ínsula* que dirige Canito, Busuioceanu signe un article qui a pour titre « Georges Borgeaud, Premio de los críticos en París<sup>68</sup> », dont nous donnons ci-dessous une traduction française et en page suivante une photo de l'original :

<sup>65</sup> Dans le Fonds Georges Borgeaud aux ALS, cote B-2-MOL, sont conservées 3 l.a.s. de Molina, écrites depuis Cordoue. Elles sont datées des 28 septembre 1949, avec un poème a.s. « Plaine d'hiver » dédié à Borgeaud, 10 mai 1952 et 20 janvier 1954. Dans les archives de la famille Molina à Ibiza sont conservées 3 l.a.s. de Borgeaud datées des 16 octobre 1949, 5 janvier 1953 et 25 janvier 1954.

<sup>66</sup> Dans le Fonds Busuioceanu, aux Archives Nationales de Roumanie (ANR), à Bucarest, sont conservés les documents suivants : 1 l. dact. (ou copie carbone) de Busuioceanu du 2 janvier 1950 à Paris pour prendre rendez-vous ; 1 l.a.s. du 5 janvier 1953 de Borgeaud ; copie de la dédicace du 24 août 1954 de Busuioceanu avec son dernier recueil de poésie ; 1 l.a.s. du 1 septembre 1954 de Borgeaud ; 1 l.a. (copie) du 14 janvier 1955 de Busuioceanu à Paris pour prendre rendez-vous ; 1 l.a.s. du 14 janvier 1955 de Borgeaud pour communiquer son numéro de téléphone ; 1 l.a.s. du 24 janvier 1955 de Borgeaud, disant qu'il ne peut absolument pas recevoir Busuioceanu le 25 janvier. D'autres mentions de Borgeaud existent encore dans le journal intime de Busuioceanu, *Caietele de miezul noptii* (Les Cahiers de Minuit), Bucarest, 2001, ou dans des lettres du Roumain à la compagne de Canito, Suzanne Brau, et à Ricardo Molina.

<sup>67</sup> Dans l'inventaire de la bibliothèque personnelle de Busuioceanu à Madrid, vendue après sa mort, figure *Le Préau*. On ne saurait dire quand Borgeaud l'a envoyé. En revanche M. Antonio Sánchez Molina nous assure qu'il n'y a aucun livre de Borgeaud dans la bibliothèque de Ricardo Molina. Dans sa lettre du 5 janvier 1953 à Molina, Borgeaud lui a pourtant écrit lui avoir adressé *Le Préau* pour Noël 1952.

<sup>68</sup> Article du numéro 79 du 15 juillet 1952, rubrique « Las Noticias y los Ecos ».

*Un nom nouveau triomphe dans les lettres françaises. On signale le fait avec de joie car il s'agit d'un ami d'ÍNSULA et d'un fervent amant de l'Espagne. C'est le jeune poète et romancier Georges Borgeaud d'origine suisse et genevois. Il y a quelques années il a remporté dans son pays un prix de poésie. Après son installation à Paris, il s'est consacré à la prose pour devenir vite une des figures les plus sympathiques de la nouvelle génération d'écrivains. Récemment, les Éditions Gallimard ont publié son roman Le Préau, œuvre distinguée avec le grand Prix des critiques. Borgeaud raconte dans ce livre ses souvenirs d'adolescence. Sa prose, subtile et spirituelle, révèle l'acuité de l'observation et la précision stylistique d'un grand prosateur qui ne cesse d'être poète dans chacune de ses pages. L'écrivain habite le quartier Saint-Germain en ignorant complètement l'existentialisme. Son monde, quoique pensé aux bords de la Seine, continue à être genevois. Sa prose descend directement des Confessions de Jean-Jacques Rousseau.*

*On a eu Borgeaud chez nous, dans ÍNSULA, il y a trois ans, plein de ferveur touristique et de dévotion romantique. On l'a vu à Paris et il nous envoie des lettres. Toujours nostalgique et genevois, Borgeaud ne rêve que de revenir en Espagne et passer un bon été brûlant à Cordoue, le plus brûlant possible, avec ses amis espagnols.*

A. B.

**Lilica Voicu-Brey**  
Universitat Rovira i Virgili

*(Réécriture du texte par Christophe Gence, avec le soutien de la Fondation Calvignac.)*

INSULA N° 79

REVISTA BIBLIOGRÁFICA DE CIENCIAS Y LETRAS

Nueva Crítica y Nuevos Críticos Un Estudio Estilístico

por Ricardo Collin

El estudio estilístico es el estudio de la forma verbal que constituye el lenguaje literario. Su objeto es el análisis de los recursos estilísticos que el autor emplea para crear una obra de arte. Este estudio se realiza a través de la observación y el análisis de los elementos formales de la obra, como el léxico, la sintaxis, la fonética, etc.



En esta revista se publican artículos de crítica literaria y estudios estilísticos de autores españoles e hispanoamericanos. El número 79 incluye un estudio de estilo de Ricardo Collin sobre la obra de Juan Jacobo Rousseau.

En este número se publica un estudio de estilo de Ricardo Collin sobre la obra de Juan Jacobo Rousseau. El estudio analiza los recursos estilísticos que el autor emplea para crear una obra de arte. Este estudio se realiza a través de la observación y el análisis de los elementos formales de la obra, como el léxico, la sintaxis, la fonética, etc.

En este número se publica un estudio de estilo de Ricardo Collin sobre la obra de Juan Jacobo Rousseau. El estudio analiza los recursos estilísticos que el autor emplea para crear una obra de arte. Este estudio se realiza a través de la observación y el análisis de los elementos formales de la obra, como el léxico, la sintaxis, la fonética, etc.

et dernière avec le texte de Busuioceanu sur Borgeaud

Las Noticias y los Ecos

Georges Borgeaud, Premio de los Críticos, en París

Un nombre nuevo triunfa en las letras francesas. Nos alegra señalar el hecho, tratándose de un amigo de INSULA y de un ferviente amante de España: Es el joven poeta y novelista Georges Borgeaud, suizo de origen y ginebrino. Hace algunos años, fué distinguido en su país con un premio de poesía. Trasladándose a París, se dedicó a la prosa y llegó a ser en muy poco tiempo una de las figuras más simpáticas dentro de la nueva generación de escritores. Actualmente las ediciones Gallimard le han otorgado el premio Valera.

Georges Borgeaud, suizo de origen y ginebrino. Hace algunos años, fué distinguido en su país con un premio de poesía. Trasladándose a París, se dedicó a la prosa y llegó a ser en muy poco tiempo una de las figuras más simpáticas dentro de la nueva generación de escritores. Actualmente las ediciones Gallimard le han otorgado el premio Valera.

Georges Borgeaud, suizo de origen y ginebrino. Hace algunos años, fué distinguido en su país con un premio de poesía. Trasladándose a París, se dedicó a la prosa y llegó a ser en muy poco tiempo una de las figuras más simpáticas dentro de la nueva generación de escritores. Actualmente las ediciones Gallimard le han otorgado el premio Valera.

INSULA N° 79

REVISTA BIBLIOGRÁFICA DE CIENCIAS Y LETRAS

Las Noticias y los Ecos

Georges Borgeaud, Premio de los Críticos, en París

Un nombre nuevo triunfa en las letras francesas. Nos alegra señalar el hecho, tratándose de un amigo de INSULA y de un ferviente amante de España: Es el joven poeta y novelista Georges Borgeaud, suizo de origen y ginebrino. Hace algunos años, fué distinguido en su país con un premio de poesía. Trasladándose a París, se dedicó a la prosa y llegó a ser en muy poco tiempo una de las figuras más simpáticas dentro de la nueva generación de escritores. Actualmente las ediciones Gallimard le han otorgado el premio Valera.

Georges Borgeaud, suizo de origen y ginebrino. Hace algunos años, fué distinguido en su país con un premio de poesía. Trasladándose a París, se dedicó a la prosa y llegó a ser en muy poco tiempo una de las figuras más simpáticas dentro de la nueva generación de escritores. Actualmente las ediciones Gallimard le han otorgado el premio Valera.

Georges Borgeaud, suizo de origen y ginebrino. Hace algunos años, fué distinguido en su país con un premio de poesía. Trasladándose a París, se dedicó a la prosa y llegó a ser en muy poco tiempo una de las figuras más simpáticas dentro de la nueva generación de escritores. Actualmente las ediciones Gallimard le han otorgado el premio Valera.

et dernière avec le texte de Busuioceanu sur Borgeaud

Las Noticias y los Ecos

Georges Borgeaud, Premio de los Críticos, en París

Un nombre nuevo triunfa en las letras francesas. Nos alegra señalar el hecho, tratándose de un amigo de INSULA y de un ferviente amante de España: Es el joven poeta y novelista Georges Borgeaud, suizo de origen y ginebrino. Hace algunos años, fué distinguido en su país con un premio de poesía. Trasladándose a París, se dedicó a la prosa y llegó a ser en muy poco tiempo una de las figuras más simpáticas dentro de la nueva generación de escritores. Actualmente las ediciones Gallimard le han otorgado el premio Valera.

Georges Borgeaud, suizo de origen y ginebrino. Hace algunos años, fué distinguido en su país con un premio de poesía. Trasladándose a París, se dedicó a la prosa y llegó a ser en muy poco tiempo una de las figuras más simpáticas dentro de la nueva generación de escritores. Actualmente las ediciones Gallimard le han otorgado el premio Valera.

Georges Borgeaud, suizo de origen y ginebrino. Hace algunos años, fué distinguido en su país con un premio de poesía. Trasladándose a París, se dedicó a la prosa y llegó a ser en muy poco tiempo una de las figuras más simpáticas dentro de la nueva generación de escritores. Actualmente las ediciones Gallimard le han otorgado el premio Valera.

## Bibliographie

- Lilica Voicu-Brey, « Ory, Busuioceanu, Jouve: tres poetas ante el espejo de la amistad ». Présentation Power-Point, avec des documents inédits du Fonds Al. Busuioceanu aux Archives Nationales de Roumanie (ANR), Bucarest, dans le cadre des III Jornadas en torno a Carlos Edmundo de Ory, Fundación Carlos Edmundo de Ory, Cádiz, 10 octobre 2013.
- André Frénaud-Georges Borgeaud. Correspondance, Fondation Calvignac. Direction éditoriale Stéphanie Cudré-Mauroux. Transcription et annotation Christophe Gence. Version en ligne du 16 octobre 2020.
- Quarto. Revue des Archives littéraires suisses, « Pierre Jean Jouve aux ALS », 38, juin 2014. Éditions Slatkine, Genève. Conception et rédaction Stéphanie Cudré-Mauroux.
- Georges Borgeaud, « L’Amitié de Jean Tardieu », Europe, Paris, 64ème année, n° 688-689, août-septembre 1986, pp. 149-153.
- « Plan-fixe », entretien filmé par Bertil Galland, à Paris le 18 janvier 1990. 48 minutes, noir et blanc. Plan-Fixe n 1072. Yverdon-les-Bains, Association Plans-fixes, 1990.
- Erwan Caulet, « Parrot Louis, Augustin [Pseudonyme dans la Résistance : Margeride. Pseudonyme journalistique : Augustin Fontaine] » : <http://maitron-en-ligne.univ-paris1.fr/spip.php?article144118>, Le Maitron, Dictionnaire Biographique *online*. Version mise en ligne le 13 janvier 2013, dernière modification le 19 septembre 2017. Site visité le 11 juin 2019.
- Correspondance Louis Parrot – Denyse Parrot (1936-1944), document inédit reçu le 24 octobre 2020 de M. Jean-François Parrot-Faure.
- Enrique Canito, « Pedro Salinas, Profesor en Sevilla », Ínsula, Madrid, 7ème année, n° 74, février 1952, p. 5. Numéro dédié à Salinas.
- Suzanne Brau, « In memoriam Luis Cernuda », Les Langues Néo-Latines, Toulouse, n° 194, 1970, p. 64.
- Alejandro Busuioceanu, « Enrique Canito y las Ínsulas », Ínsula, Madrid, 9ème année, n° 100-101, avril 1954, p. 5. Entretien à l’occasion du numéro 100 de la revue.
- Rafael Lapesa, « Nuestra deuda con Enrique Canito », Ínsula, Madrid, 41ème année, 480, novembre 1986, p. 5. Numéro dédié à E. Canito.
- Enrique Canito, « Juan Guerrero, Cónsul de la poesía », Ínsula, Madrid, 10ème année, n° 112, avril 1955, p. 10. Entretien.
- Emilia Cortés Ibáñez (ed.), Zenobia Camprubí – Olga Bauer: Epistolario 1932-1956, Universidad de Huelva, Biblioteca de Estudios Juanramonianos, 2017.
- Antonio Núñez, « La pequeña historia (Ínsula, 1946-1970) », Ínsula, 25ème année, n° 284-285, juillet-août 1970, pp. 24-26.
- Javier Suso López, « Enrique Canito Barrera », dans Diccionario Biográfico de la Real Academia de la Historia : <http://dbe.rah.es/biografias/17090/enrique-canito-barrera>. Site visité le 1er juin 2020.
- Antonio Rodríguez Guerrero, La Revista ÍNSULA en el contexto literario de su época. Primera etapa: 1946-1956, thèse de doctorat, Université de Grenade, 1996. Consultée en ligne : <http://hdl.handle.net/10481/14913>
- Fanny Rubio, Las Revistas poéticas españolas, 1939-1975, Universidad de Alicante, 2003.
- Olga Rendón Infante, Los poetas del 27 y el grupo Cántico de Córdoba. Correspondencia entre Ricardo Molina y Vicente Aleixandre, Libro UNO, Sevilla, Editorial Alegoría, 2015. Prólogo de Vicente Molina Foix.